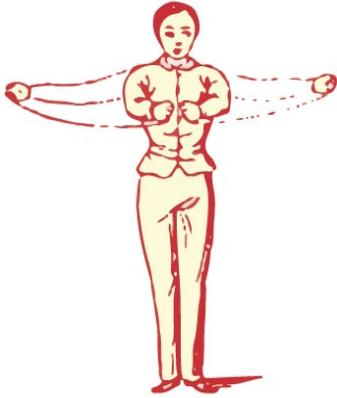


## Dalila Arpin interviewe Sophie Gayard



*Dalila Arpin — Bonjour Sophie Gayard, nous sommes très contents que tu aies accepté de nous accorder un interview pour Ironik. — Sophie Gayard est membre de l'ECF, de l'AMP, et actuellement AE en exercice jusqu'en novembre 2022.*

*Tu as choisi pour cet exercice une phrase très énigmatique qui se trouve dans les « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines » de Jacques Lacan — on peut la lire dans Scilicet n° 6/7, à la page 22 — : « Un trauma est toujours suspect ». Est-ce que tu peux nous dire pourquoi tu as choisi cette phrase ?*

Sophie Gayard — Oui, je l'ai choisie sans doute en partie pour son côté un peu énigmatique. C'est une phrase courte, peu de mots, mais très dense...

— *Efficace*

— Efficace, voilà ! Une phrase bien de Lacan, si je puis dire, mais qui nous ramène aussi à Freud. C'est une des raisons pour laquelle je l'ai choisie car j'ai une pente à toujours repartir de Freud. Et le trauma est une question centrale de la psychanalyse, c'est la porte d'entrée des premières élaborations de Freud et même de l'invention de la psychanalyse. Dire que le trauma est toujours suspect, à mon avis, fait résonner Freud, et même le tout premier Freud. Ça fait résonner aussi bien sûr tout l'enseignement de Lacan, avec des moments différents quant à ses élaborations concernant le trauma. Cette phrase arrive en 1975, date de ces entretiens et conférences dans les universités nord-américaines. Nous sommes dans le dernier moment de l'enseignement de Lacan, où la question du trauma vient prendre encore une tout autre tournure. Ce qui m'intéresse, c'est de suivre combien cette question du trauma traverse toute la psychanalyse, dans ses élaborations théoriques comme en ce qui concerne la cure analytique : du début jusqu'à la fin et même jusqu'à la passe. Voilà pourquoi mon choix.

— *C'est un très bon choix d'ailleurs. C'est une phrase assez méconnue, à mon avis. Je ne l'ai pas souvent vue citée par ailleurs. Ton choix nous permet de nous pencher sur elle, ce qui est formidable. Est-ce que tu pourrais développer ce point : « le trauma est une porte d'entrée pour la psychanalyse chez Freud » ?*

— Revenons à ce qu'on pourrait appeler « le cas princeps de la question du trauma » tel que Freud nous le propose. C'est dans l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*, le cas de la jeune Emma, bien connu de tous ceux qui s'intéressent à la psychanalyse. Dans ce cas, on a la mise en forme par Freud de ce qu'est un trauma pour la psychanalyse et d'une notion centrale pour la psychanalyse qui est celle de l'après-coup. Je peux rappeler rapidement l'histoire de la jeune Emma. À huit ans, Emma rentre dans un magasin pour acheter des friandises et le marchand met sa main sur les organes génitaux de la petite fille à travers ses vêtements. Petite saynète dans laquelle le geste déplacé de l'épicier à l'endroit de cette petite fille s'accompagne d'un rire. Emma va retourner une deuxième fois dans la boutique, puis va cesser d'y aller. Puis cette scène est oubliée et il ne se passe pas grand-chose. Il ne semble pas qu'il y ait alors de conséquences particulières à ce qui pourtant pourrait être qualifié d'attentat et même d'attentat sexuel.

— *Sur mineur...*

— Oui.

— *Mais par la suite, elle va constater que cette scène est restée gravée pour elle...*

— Et c'est là que la chose se complexifie et devient intéressante quant à la question du trauma. C'est à douze ans – et là on est dans un autre temps de la vie de cette petite fille devenue jeune fille, parce qu'elle est devenue pubère entre temps – c'est à douze ans donc, quatre ans après cette première scène qui est laissée de côté, oubliée, refoulée dirons-nous, qu'Emma rentre dans un magasin pour acheter quelque chose, et là il y a plusieurs vendeurs. Ils s'esclaffent, sans qu'on sache d'ailleurs très bien pourquoi. Là, Emma, saisie de panique, sort du magasin précipitamment ; à partir de ce moment-là, un symptôme se met en place, un symptôme d'allure phobique : cette jeune-fille ne peut plus rentrer dans aucun magasin si elle est seule.

— *Le trauma a déjà été constitué.*

— Voilà. Qu'est-ce que Freud dégage de ça ? C'est un point vraiment important : pour la psychanalyse, pour que quelque chose fasse trauma il ne suffit pas d'un événement. Bien sûr qu'il peut exister pour tout un chacun des événements absolument traumatiques liés à l'effraction brutale de quelque chose d'épouvantable qui a des effets terribles pour ceux qui les subissent, il ne s'agit pas d'en mésestimer les effets subjectifs. Mais, lorsqu'on parle d'un trauma concernant la vie psychique, tel que le discours psychanalytique essaye de le repérer, alors il faut toujours ces deux temps. Un effet d'après-coup qui fait que la signification sexuelle de la première scène est donnée rétroactivement par Emma à quelque chose qui n'avait pas de sens dans un premier temps.

— *Parce que dans le temps 2, elle est pubère et le corps a changé...*

— Et en plus l'un des vendeurs lui a plu. Et donc il y a eu un émoi sexuel, d'ordre sexuel.

— *La libido a été éveillée.*

— Donc on a là cette structure de l'après-coup et aussi l'idée que le trauma est lié à une expérience de jouissance.

— *Exactement, et tu avais bien souligné dans le premier temps le rire de l'épicier qui va se retrouver comme un petit fil d'Ariane dans la scène au temps 2.*

— Freud fait l'hypothèse que c'est ce trait-là qui dans la deuxième scène réactive le souvenir de la première. Avec Lacan on pourra dire que c'est un trait signifiant. Et à propos de cette structure temporelle de l'après-coup, du *Nachträglich* pour reprendre le terme de Freud, Lacan nous montre combien c'est la structure même de la chaîne signifiante qui implique que la signification est toujours rétroactive.

— *C'est très important de souligner qu'il y a un temps 1 et un temps 2, parce que dans beaucoup de témoignages de personnes ayant subi des attentats sexuels, c'est quelque chose qui se produira bien plus tard qui va resignifier les attouchements de l'enfance qui ont été justement refoulés, comme tu le dis. Ces événements postérieurs vont faire que cela revient sous forme de flashes, sous forme de traumas, d'inhibitions, de symptômes.*

— C'est là qu'on se décale de ce que la clinique contemporaine a énormément réduit par exemple avec le syndrome de *stress post-traumatique*. Il ne s'agit pas du tout de méconnaître l'effet traumatique de certaines situations ou événements, mais les réduire à la survenue d'un seul moment réduit en fait énormément le trauma à son seul aspect « somatique ».

— *Et prétendument objectif.*

— C'est toujours un peu plus compliqué. Et donc les résonances de ce qui se passe dans le corps viennent mobiliser les traces de tout un tas de choses. Aussi bien des expériences de jouissance du corps, que des signifiants qui en ont accompagné la survenue.

— *Et c'est ça qui donne la tonalité subjective du trauma. Beaucoup de personnes peuvent être au même endroit lors d'une explosion dans un attentat, par exemple, mais elles n'auront pas toutes le même trauma. Il y en a même qui ne seront peut-être pas traumatisées. Ce que tu es en train de dire nous permet de démanteler l'idée qu'il y a une relation de cause à effet.*

— Le trauma n'est pas un « parce que ».

— *Exactement. Et donc dans « ta » phrase il y a le mot suspect qui vient, j'imagine, en résonance.*

— Il m'a plu, il m'a intriguée. C'est une des raisons de mon choix. « Un trauma est toujours suspect ». Je me dis que là Lacan nous invite à enquêter.

— *Exactement, parce que suspect nous fait penser à tout cet univers policier, les aux enquêtes criminelles.*

— Ce qui m'est revenu à l'esprit, c'est le souvenir d'une installation artistique qu'avaient proposée au Palais des Congrès Gérard Wajcman et Philippe Metz lors de Journées de l'École de la Cause freudienne sur le trauma. Une installation qui finalement disait, montrait, quoi ? Que « la psychanalyse est une scène de crime », pour reprendre le propos d'alors de G. Wajcman. Rien que ça !

— *Extraordinaire !*

— *Suspect m'a ramenée à ça ! Gérard Wajcman, nous proposant que la psychanalyse est en fait une scène de crime, se référait au mythe d'Œdipe, Œdipe tuant Laïos sans savoir que c'était son père, à la croisée des chemins, dans sa route vers Thèbes. Là on a le crime, la victime, le suspect, les témoins, ça mobilise tout cela.*

— *C'est vrai que, quelques pages avant, dans ce même texte j'ai trouvé une phrase extraordinaire quand Lacan dit qu'on est « le détective de son propre discours ». Parce que c'est vrai que faire une analyse c'est mener une enquête.*

— C'est exactement ça.

— *Tout au début quand nous recevons des sujets, on les aide à savoir où chercher mais ensuite ce sont eux-mêmes qui s'en saisissent et qui font l'enquête tout seuls.*

— « Pourquoi ça ? » « D'où ça vient ? » « Que s'est-il passé ? » C'est une enquête.

— *C'est une enquête animée par le sujet supposé savoir bien sûr, mais sur fond de non-savoir.*

— Un analysant est engagé à enquêter sur son histoire, sur ce qui lui arrive. Si on reprend le mythe d'Œdipe, c'est intéressant parce que ça introduit aussi dans cette question du trauma la dimension du mythe, non pas pour dire que les traumas n'existent pas dans la réalité, bien sûr qu'ils y existent, mais qu'il y a aussi une dimension mythique, c'est-à-dire fictionnelle, qui passe dans un récit qui se construit...

— *Comme une scène.*

— Un mythe : c'est-à-dire un mixte d'imaginaire et de symbolique, qui tente de cerner un réel.

— *Et d'ailleurs dans le même paragraphe, Lacan commence par dire que tout souvenir est suspect comme si c'était un souvenir-écran. Il y a quand même une mise en parallèle entre le trauma et le souvenir-écran.*

— On le voit avec Emma. Pourquoi est-ce que le trauma est suspect ? Parce que comme un train peut en cacher un autre, un souvenir peut en cacher un autre, un trauma peut en cacher un autre. Le trauma est éminemment lié à la question de la répétition. Il y a un phénomène de récurrence, comme une série qui tend vers une limite sans jamais vraiment l'atteindre. Là, on fait un grand saut du premier Freud au dernier Lacan, et d'ailleurs je trouve que très souvent il y a des résonances extraordinaires entre le tout premier Freud et le dernier Lacan. Nous arrivons à cette idée de s'approcher, s'approcher de quelque chose qui ne peut pas se saisir en tant que tel et qui fera trouver à Lacan ce néologisme particulièrement bienvenu de dire, non pas trauma, mais *trouma*.

— *En effet, parce que ça fait valoir la fonction de trou du trauma. Le trauma bouleverse parce qu'il troue quelque chose. Est-ce que tu peux nous éclairer un peu plus sur cette fonction de trou du trauma ?*

— Reprenons un exemple clinique, c'est toujours précieux pour tenter de saisir les choses. Avec l'histoire de la petite Emma, les choses se serrent à partir du récit de la scène, mais finalement, comme tu le rappelais, un souvenir peut toujours être un souvenir-écran et d'ailleurs dans ce même texte Lacan dit que la mémoire est elle aussi toujours suspecte. Elle se présente à nous par le biais du récit, et le récit est toujours une mise en fiction. Car dès que le signifiant, dès que la parole s'en mêle, nous en sommes à dire des fictions. Quand bien même elles sont d'une grande authenticité et au plus près de ce que l'on vit, il n'empêche que – souvenons-nous d'Emma – nous n'avons pas accès aux premières expériences de jouissance qui ont affecté le corps. Or tout corps parlant a été affecté de premières expériences de jouissance qui vont avoir des effets déterminants, des effets qui vont avoir des échos se diffractant dans la chaîne signifiante. Nous n'avons pas un accès direct à cela parce que ça a fait trou et ensuite des signifiants viennent en porter la trace. C'est toujours dans un écart.

— *Toujours dans un temps 2.*

— Le point de réel même n'est pas atteignable en tant que tel.

— Dans ce texte on a l'impression que le trauma vient recouvrir aussi le non-rapport, parce que Lacan s'interroge sur cette question. Il dit même qu'il est devenu psychanalyste pour comprendre ce qu'il se passait entre les hommes et les femmes, pour arriver à son célèbre aphorisme, « il n'y a pas de rapport entre les sexes », ce qui veut dire qu'il n'y a pas de rapport qui puisse s'écrire, pas de formule de la relation, même s'il y a des relations évidemment et sexuelles aussi. Et donc est-ce que tu serais d'accord avec l'idée que le trauma recouvre ce qui ne peut pas se raccrocher entre les hommes et les femmes, entre les êtres qui parlent ? Ça vient recouvrir cette absence de relation, qu'on tente de faire exister de mille et une façons mais qui n'existe pas.

— Je suis tout à fait d'accord. En effet, tu permets ainsi d'accentuer le trauma dans sa version *trouma*. Tout le déroulé d'une analyse va permettre à un analysant de tenter de reconstituer quelque chose de ce qui a fait trauma pour lui, de tenter de s'en approcher, de le nommer... c'est un énorme et long travail...

— *de recoller les pièces.*

— ... jusqu'à border ce trou de réel auquel on n'a en fait pas accès en tant que tel mais qu'il s'agit de serrer, de cerner, et qui est vraiment ce point du non-rapport. Alors, certes, du non-rapport sexuel, du rapport qui ne peut pas s'écrire entre deux partenaires sexuels, mais aussi bien du non-rapport entre les mots et les choses, entre le signifiant et le signifié, de ce trou qui reste central, autour duquel toutes les constructions et les élaborations humaines tournent.

— *Et qui en est la cause.*

— Oui, qui en est la cause, parce que c'est un point dont surgissent toutes ces élaborations, mais aussi ces élaborations contribuent à le voiler. Cela donne une topologie particulière, complexe, parce que ça tourne autour. Même si on trouve assez tôt dans l'enseignement de Lacan des traces de son recours à la topologie, la façon dont il l'utilise beaucoup plus à la fin de son enseignement va de pair avec toutes ces questions-là.

— *C'est vrai qu'il y aurait des ponts entre le premier Freud et le dernier Lacan. On pense aussi au schéma du projet de la psychologie pour des neurologues, où Freud essayait de trouver une façon de représenter l'irreprésentable.*

— Oui et dans l'*Esquisse* ou dans la fameuse « Lettre 52 à Fliess » – devenue la « Lettre 112 » dans l'édition complète de leur correspondance – c'est la question de l'inscription que Freud se pose. Lacan va se dégager de la façon dont Freud attrape un peu plus tardivement la question de l'inscription, avec le bloc-notes magique par exemple. Lacan va proposer une autre façon de prendre la question de l'inscription par l'écriture. Mais évidemment que le trauma nous met aussi au travail de cette question-là, puisque le trauma, si on ne le saisit pas en tant que tel, on n'en attrape que ce qui s'en répète à travers des traces, des marques. Qu'est-ce qui s'est inscrit finalement ? Lacan va finir par le formuler en termes de marque de la frappe du signifiant sur le corps.

— *C'est ça dont il s'agit.*

— Le trauma fondamental de tout parlêtre.

— *Le corps percuté par le langage, nous sommes des traumatisés du langage. C'est peut-être aussi pour ça que les traumas que nous avons vécus dans une vie sont suspects : parce que le vrai trauma est celui que nous avons déjà vécu du fait d'avoir été percutés par le langage.*

— Et on retrouve peut-être aussi ce point que tu soulignais sur la question du non-rapport, et du « il n'y a pas de rapport sexuel ». Nous sommes tous en effet des traumatisés du langage, parce que en tant qu'êtres parlants nos corps ont rencontré, ont été affectés, marqués, de la percussion d'un certain nombre de signifiants qui vont avoir un poids primordial, différent selon chacun, dans la singularité de sa venue au monde. C'est à partir d'un travail de déroulement de ces chaînes signifiantes, du repérage de comment elles continuent d'avoir des effets de jouissance pour tout un chacun, qu'au cours d'une analyse, on peut petit à petit tenter de localiser, de serrer, de cerner cela. Nous sommes tous traumatisés du fait du langage et Lacan dit même à la toute fin de son enseignement que « de traumatisme il n'y en a qu'un, on naît malentendu ».

— *C'est ça, c'est formidable ça.*

— Alors le traumatisme, c'est le malentendu, je trouve ça compliqué à saisir. Bien sûr que le malentendu, c'est justement ce qui ne colle pas. Ce sont les chevilles qui ne rentrent pas dans les bons trous. C'est toujours cette question du trou, de la faille, d'une béance. Et que, finalement, naître malentendu, du fait de la frappe du signifiant sur le corps qui vient traumatiser chacun, de ce qui s'entend toujours mal, c'est dire aussi qu'il y aura toujours un écart entre le signifiant et la vie même. Et de cela, on ne sait rien. C'est un réel. Il me semble que pointer le malentendu, c'est pointer cet écart-là qui n'est jamais résorbable.

— *C'est ça. Alors, nous avons l'habitude de parler avec nos invités de sur quoi ce point, cette phrase a résonné pour toi. Comme tu es AE en exercice, je suis sûre que tu auras quelque chose à nous dire.*

— Bien sûr, le choix de cette phrase est en lien avec mes préoccupations actuelles, enfin actuelles mais de longue date aussi, mais qui se resserrent dans les témoignages et les enseignements que j'essaye d'élaborer en tant qu'AE, à partir de ma propre expérience analytique. Parce que finalement, dans la passe, c'est ainsi pour moi mais je crois aussi pour beaucoup de collègues AE et tu en as très bien témoigné toi-même Dalila, on est amené à essayer de s'approcher au mieux de ce qu'a été cette marque traumatique singulière pour chacun. Tenter d'en rendre compte, c'est aussi se confronter au trauma « toujours suspect » et qui donc nous invite à la prudence, voire même à une certaine méfiance. Dans l'effort de transmission auquel on s'essaye avec la passe, c'est très important, me semble-t-il, de faire entendre qu'il ne s'agit pas d'un dernier mot, qu'il n'y a pas de toute façon. Ça n'est pas parce qu'on a cerné au bout d'une longue analyse une conjonction traumatique, qu'on a repéré un certain nombre de signifiants qui l'ont portée, que dans l'analyse l'analysant y a trouvé une nouvelle modalité de réponse, sinthomatique, autre que la modalité fantasmatique, que pour autant c'est un dernier mot, le trauma reste toujours suspect.

— *Exactement.*

— Ça me semble un point important que m'enseigne la fin de l'analyse et que m'enseigne la passe. Et que je suis assez attachée à rappeler. Aujourd'hui encore le trauma reste pour moi toujours suspect !

— *Cela me fait penser à une citation de Jacques-Alain Miller qui dit justement que le nom est un trou qui s'inscrit sur un trou, le nom de sinthome. Et c'est vraiment ça, parce que même si on arrive à formuler ça d'une certaine façon, on voit bien qu'au bout de trois ans ça va changer et on va arriver à un autre nom. Ce nom n'est pas non plus définitif parce que finalement on est toujours en dialogue avec son propre cas et que les noms ne sont que des trous qui viennent boucher le trou d'origine...*

— Ça reste cet *Unerkannt* freudien.

— *Exactement. C'est pour ça que les noms aussi sont suspects. On pourrait dire aussi que le nom de sinthome est suspect. Il ne faut pas oublier qu'il recouvre un trou et qu'il est lui-même un trou.*

— Je pense qu'il est soumis aussi à une certaine variabilité. Il est à un moment donné une trouvaille du sujet, une invention qui emporte une certaine conviction. Elle est tout à fait authentique mais on ne sait pas ce que la vie nous réserve et d'autres façons de dire peuvent aussi se présenter plus tard, si on veut garder ce même fil d'être toujours au plus près de cerner le réel et de s'en orienter. C'est ça qui est le point qui ne va pas varier, c'est de consentir à continuer, même si c'est un effort – ça n'est pas « c'est fini, tout va bien dans le meilleur des mondes » – de s'orienter du réel et du bien-dire. Le seul outil que nous avons c'est celui du langage. Mais il nous plonge tout de suite dans un certain rapport fictionnel et donc des variations peuvent se produire.

— *Tout à fait. Et pour finir : est-ce que le psychanalyste est traumatique ?*

— Oui, enfin en tout cas, dans mon expérience analytique. Quand j'ai rencontré ma deuxième analyste, après une première tranche d'analyse, réenclencher l'analyse m'a été difficile. J'avais mal supporté le départ de la précédente analyste, et donc je n'étais pas très contente avec cette situation malgré un grand désir de poursuivre l'analyse. J'avais du mal à ce que ça soit opérant, ce qui conduisit l'analyste à mettre un terme à ces nouveaux entretiens préliminaires. Je me suis alors sentie « jetée »... et un peu plus tard, je suis retournée la voir ! Or, dans mon témoignage de passe, j'ai évoqué des paroles de mon père, alors que j'avais à peine quelques semaines et que je pleurais dans mon berceau. Mes parents avaient décidé d'attendre avant de venir me voir : une scène banale de jeunes parents avec leur premier enfant. Finalement mon père, n'y tenant plus, vient dans la chambre et, au moment où il se penche sur le berceau, j'arrête de pleurer et lui souris. Là il dit – évidemment je n'en ai pas un souvenir direct, c'est une scène qui m'a été rapportée, là aussi un trauma suspect – « Alors j'ai eu envie de te jeter par la fenêtre ». L'acte analytique avait donc fait résonner sans le savoir, à notre insu à l'une comme à l'autre, ce « jetée », issu de cette très banale anecdote et à partir duquel, au fil des équivoques, j'avais construit fantasme et symptôme. Une espèce de matrice première de jouissance et en cela je peux dire que l'analyste, a finalement, c'est mon hypothèse, contribué à constituer le trauma en tant que tel.

— *On voit bien qu'elle a agi comme le temps 2, il y avait le temps 1 de l'enfance...*

— Il y avait eu plein d'autres temps...

— *Mais ce temps 2 a permis d'amener la scène sur la scène.*

— En constituant, en achevant de constituer la scène traumatique première, autant qu'on puisse le dire, ça a aussi permis de la rendre lisible.

— *Exactement. Tu disais que ça avait rendu la scène lisible. C'est exactement ce qu'on trouve quelques pages avant cette citation du texte de Lacan des Conférences où il dit que Freud écoutait les gens, mais dans ce qu'il faisait on peut trouver de quoi lire.*

— Lire et écrire, on retombe sur la question de l'écriture que j'évoquais tout à l'heure. C'est un mouvement complexe. Pour lire il faut que ce soit écrit, mais ça ne veut pas du tout dire que l'écriture soit première, c'est toujours le signifiant le premier. Mais quelque chose ne peut s'en lire qu'en passant par une écriture.

— *Et en même temps, on peut penser à la marge de manœuvre qu'une psychanalyse introduit, parce que comme le dit Jacques-Alain Miller dans « Introduction à l'érotique du temps », en reprenant les propos de Lacan dans Encore, l'analyste est là pour dire au sujet : « tu as mal lu ce qui était écrit ».*

— Exactement.

— *C'est ça la possibilité de bouger un peu par rapport aux marques singulières de chacun.*

— Se dégager de toutes les significations qu'on a données à quelque chose qui n'avait pas de sens. Ce sont les significations qui nous ont traumatisées ensuite, comme la petite Emma... traumatisée par la signification sexuelle rétroactive qu'elle donne à la scène. C'est la signification qui est traumatique.

— *Et qui est suspecte. Mais c'est formidable Sophie, tu nous as appris énormément de choses. Nous t'en remercions vivement !*